

# Controverse entre Émile Meyerson et Gaston Bachelard sur le raisonnement scientifique et le raisonnement commun

**Panrace AKA**

*Maître Assistant en Épistémologie, Enseignant-Chercheur, UFR Sciences de l'Homme et de la Société (SHS), Département de philosophie  
Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY, Abidjan, Côte d'Ivoire,  
panraceaka@yahoo.fr*

## Résumé

*É. Meyerson et G. Bachelard sont deux épistémologues français du XX<sup>e</sup> siècle. Dans ses premiers écrits philosophiques, le second se réfère au premier. Plus précisément, en 1927, G. Bachelard fait référence à É. Meyerson dans sa thèse intitulée *Essai sur la connaissance approchée*. Mais, il prend ses distances vis-à-vis de ce dernier au cours des années suivantes. En effet, G. Bachelard développe une épistémologie normative qui est aux antipodes de l'épistémologie de l'identité ou non normative d'É. Meyerson. En analysant l'histoire des sciences, É. Meyerson accrédite l'idée d'une continuité entre la connaissance commune et la connaissance scientifique, d'une identité entre le raisonnement commun et le raisonnement scientifique. Contre cette idée se dresse l'épistémologie bachelardienne qui trace une ligne de démarcation entre ces deux types de connaissance et de raisonnement. La controverse entre ces deux auteurs permet de mieux cerner certains détours et contours de la tradition épistémologique française.*

*Mots-clés : Controverse - Identité - Raisonnement commun - Raisonnement scientifique - Réalité.*

---

## Abstract

*E. Meyerson and G. Bachelard are two 20th century French epistemologists. In his early philosophical writings, the second refers to the first. More precisely, in 1927, G. Bachelard refers to E. Meyerson in his thesis entitled *Essay on approximate knowledge*. But, he distances himself from the latter during the following years. Indeed, G. Bachelard develops a normative epistemology which is at the antipodes of the epistemology of identity of E. Meyerson that is not normative. By analyzing the history of science, E. Meyerson accredits the idea of a continuity between common knowledge and scientific knowledge, of an identity between common reasoning and scientific reasoning. Against this idea stands the Bachelardian epistemology which draws a line of demarcation between these two types of knowledge and reasoning. The controversy between these two authors makes it possible to better understand certain detours and contours of the French epistemological tradition.*

## Introduction

Parlant de l'épistémologie d'É. Meyerson, (F. F. De Laclos, 2009<sup>1</sup>) écrit : « L'esprit humain a besoin de substance et de conservation. Il ne comprend le monde et n'a l'impression d'avoir une prise intellectuelle sur lui qu'à cette condition. » En fait, É. Meyerson (1859-1933) défend une épistémologie réaliste qui aspire à expliquer le fonctionnement général de l'esprit humain. Notre esprit explique la réalité en cherchant à établir une forme d'identité entre son antécédent et son conséquent. De cette façon, le principe métaphysique d'identité constitue l'essence ou le fondement de notre intellect. (É. Meyerson, 1908<sup>2</sup>). É. Meyerson parvient à l'idée que la science tend à l'identité. Mais, cette identification ou rationalisation de la réalité ne saurait être complète, en raison des irrationnels qui s'y trouvent. Les scientifiques en sont même conscients. Ainsi, dans son dernier ouvrage au titre évocateur *Du cheminement de la pensée*, il écrit : « Après nous être efforcé, dans divers ouvrages, d'étudier la marche de la pensée scientifique, nous allons tenter ici d'élargir le domaine auquel s'appliquent les résultats auxquels nous croyons être parvenu, en les étendant à la pensée commune, c'est-à-dire celle qui a pour objet des matières que l'on estime généralement ne pas appartenir à la science, dans le sens étroit du terme. » (É. Meyerson, 2011<sup>3</sup>).

É. Meyerson pense que le scientifique et l'homme ordinaire veulent, tous deux, rationaliser la réalité. Ils désirent l'identité derrière la diversité apparente des phénomènes, même s'ils savent pertinemment que ce désir ne saurait être entièrement satisfait. Pour l'épistémologue de l'identité, le raisonnement scientifique suit un procédé strictement analogue à celui du sens commun : « le monde du sens commun est créé par un procédé strictement analogue à celui qui produit les théories scientifiques ». (É. Meyerson, 1908<sup>4</sup>). Il établit une identité entre le raisonnement scientifique et le raisonnement commun, entre

---

<sup>1</sup> p. 59

<sup>2</sup> p. 402

<sup>3</sup> p. 17

<sup>4</sup> p. 6-7

le savant et l'homme ordinaire. Comme il le dit si bien : « [...] nous n'aurons point à distinguer en général, en nous attachant à suivre le cheminement de la pensée, entre la pensée juste et celle qui est, actuellement, jugée erronée ». (É. Meyerson, 2011<sup>1</sup>). Or, G. Bachelard (1884-1962) récuse ces thèses meyersoniennes de manière catégorique. Dans cette optique, la constatation fondamentale faite par B. Bensaude-Vincent et E. Telkes-Klein au sujet de G. Bachelard mérite d'être prise au sérieux au plus point. Les deux auteurs s'expriment en ces termes : « Dans ses premiers pas sur les chemins philosophiques, le jeune Bachelard encore isolé à Bar-sur-Aube se réfère à Meyerson. En 1927, il le cite dans sa thèse *Essai sur la connaissance approchée*. Il adresse ses deux thèses à Meyerson en précisant qu'il serait « heureux qu'[il puisse] les juger favorablement ». Il se sent réconforté par la sympathie exprimée en réponse et termine ses lettres avec des sentiments dévoués et respectueux. En revanche, dans les années suivantes, Bachelard se rapproche de Brunschvicg et développe sa propre épistémologie dans un esprit de polémique avec Meyerson, au point de déclarer qu'il entend le « pulvériser ». » (B. Bensaude-Vincent et E. Telkes-Klein, 2016<sup>2</sup>).

Pour mettre en valeur la nouveauté et l'authenticité de sa propre épistémologie, G. Bachelard utilise régulièrement l'épistémologie d'É. Meyerson comme sa principale cible d'attaque. À ses yeux, « [...] une philosophie à deux pôles éloignés, comme celle d'Émile Meyerson, où l'on détermine à la fois l'attachement du savant au Réel et à l'Identique ne nous semble pas manifester un champ épistémologique assez intense. » (G. Bachelard, 2004<sup>3</sup>). Dès lors, il importe de bien cerner cette opposition cruciale entre É. Meyerson et G. Bachelard par quoi s'ouvre un accès véritable à notre problématique actuelle : que recèle exactement la controverse entre É. Meyerson et G. Bachelard sur le raisonnement scientifique et le raisonnement commun ? En quoi ces deux types de raisonnement sont-ils identiques chez É. Meyerson ? Pourquoi G. Bachelard trace-t-il une ligne de démarcation entre les deux ? Comment leurs vues différentes

---

<sup>1</sup>p. 43

<sup>2</sup>p. 149

<sup>3</sup>p. 8

relatives aux raisonnements scientifique et commun les amènent-elles à concevoir différemment le rapport entre l'épistémologie et l'histoire des sciences ?

Cette réflexion appartient au domaine de l'épistémologie et à celui de la théorie de la connaissance. Elle a pour but de saisir, d'un côté, la controverse entre É. Meyerson et G. Bachelard sur le raisonnement scientifique et le raisonnement commun et d'appréhender, de l'autre, la manière dont cette controverse influe considérablement sur leurs conceptions si différentes de l'épistémologie. Le premier défend l'idée d'une identité entre ces deux types de raisonnement, entre le savant et l'homme ordinaire, entre son monde et celui du sens commun, puisqu'ils visent, tous deux, non seulement l'identité dans l'explication de la réalité mais aussi leurs recherches sont guidées par des idées préconçues. Par contre, le second considère que l'épistémologie d'É. Meyerson est improductive et inactuelle. Elle est stérile et ne saurait rendre compte du nouvel esprit scientifique qui est mis en évidence par les géométries non euclidiennes, la théorie de la relativité et la physique quantique. À la différence d'É. Meyerson, G. Bachelard pense plutôt qu'il y a une discontinuité entre la connaissance commune et la connaissance scientifique, entre le raisonnement commun et le raisonnement scientifique. Si É. Meyerson prône une épistémologie non normative, G. Bachelard, au contraire, défend l'idée d'une épistémologie normative.

La méthode comparative et critique servira de point d'ancrage à la présente réflexion. Elle s'organisera en trois temps : 1) de l'identité entre le raisonnement scientifique et le raisonnement commun chez É. Meyerson, 2) de la discontinuité entre ces deux types de raisonnement chez G. Bachelard, 3) conceptions meyersonienne et bachelardienne du rapport entre l'épistémologie et l'histoire des sciences.

## **1. De l'identité entre le raisonnement scientifique et le raisonnement commun chez É. Meyerson.**

Le raisonnement scientifique est celui du scientifique, tandis que le raisonnement commun est celui de l'homme ordinaire ou de l'ignorant. Le principe heuristique d'É. Meyerson est « l'identité de la marche de la pensée consciente et de la pensée inconsciente. » (É.

Meyerson, 1908<sup>1</sup>). Les expressions « pensée consciente » et « pensée inconsciente » désignent respectivement la pensée du savant et celle de l'homme ordinaire ou de l'ignorant. Quiconque décide de mener une investigation scientifique doit garder à l'esprit l'idée que le savant n'est pas différent de l'homme ordinaire. Comment peut-on expliquer cette réalité ?

É. Meyerson remarque que le savant ignore lui-même le plus souvent la méthode ou la voie par laquelle il parvient aux différents résultats de sa recherche. Il est incapable de souvenir avec exactitude des différentes phases successives de son raisonnement, grâce auxquelles il aboutit à sa conclusion. Le savant « ne connaît donc pas directement la voie par laquelle il est parvenu à telle ou telle conclusion ; les motifs qui la lui font adopter peuvent être différents de ceux qu'il suppose lui-même. » (É. Meyerson, 1908<sup>2</sup>). Dès que nous recherchons la voie par laquelle il est parvenu au résultat de sa recherche, on s'aperçoit aisément que sur ce point, il « ne diffère pas de l'homme ordinaire. » (É. Meyerson, 1908<sup>3</sup>). Certes, il est apte à examiner les phénomènes naturels, mais il est incapable de cerner la manière dont il raisonne. Ce qui veut dire que le savant « ne se perçoit pas raisonnant ». (É. Meyerson, 1908<sup>4</sup>). Autrement dit, notre « raison est compétente pour scruter toutes choses hormis elle-même. » (É. Meyerson, 1908<sup>5</sup>).

Nous croyons à la rationalité de la nature, quand il est question de mener une investigation rigoureuse sur elle. Quand il s'agit d'étudier la nature, le savant est obligé de supposer qu'il y a une concordance véritable entre cette dernière et sa raison : « [...] raisonner sur la nature, c'est supposer qu'elle est, en son être intime, conforme à la raison. » (É. Meyerson, 2011<sup>6</sup>). Toutefois, il est à remarquer que la conformité entre la nature et la raison ne peut jamais être absolue. Elle ne peut être que partielle. En réalité, si la conformité entre le réel et la raison était complète, le savant n'aurait plus besoin de faire des expériences. Les expériences scientifiques seraient alors

---

<sup>1</sup> p. 4

<sup>2</sup> p. 3

<sup>3</sup> p. 3

<sup>4</sup> p. 3

<sup>5</sup> p. 2

<sup>6</sup> p. 295

superfétatoires. (É. Meyerson, 2011<sup>1</sup>) écrira : « Mais si tel était le cas, la raison devrait pouvoir deviner la nature et, par conséquent, les expériences lui seraient inutiles. La vérité est que nous supposons, que nous sommes bien forcés de supposer, en raisonnant sur le réel, une certaine conformité entre lui et la raison. Mais nous ne sommes pas tout à fait rassurés à cet égard, car nous savons, en même temps, que la conformité ne saurait être complète. C'est pourquoi, dès que le raisonnement a été autre que tout à fait élémentaire, nous vérifions. » Par suite, l'auteur pose une question parfaitement licite : « Avons-nous raisonné juste, c'est-à-dire la marche du réel est-elle véritablement, sur ce point, conforme à celle qu'a suivie notre raison ? » (É. Meyerson, 2011<sup>2</sup>). Pour lui, seule une nouvelle expérience scientifique pourra nous permettre de voir si la marche de la nature concorde, à ce niveau, avec celle de notre raison : « C'est une nouvelle expérience qui nous l'apprendra, et c'est pourquoi au fond la tâche unique du savant consiste à fixer les limites et les modalités de l'accord entre la nature et la raison. » (É. Meyerson, 2011<sup>3</sup>).

É. Meyerson fait alors une constatation fondamentale : il n'y a aucune différence entre la pensée inconsciente et la pensée consciente. Autrement dit, il n'y a aucune différence entre la pensée de l'homme ordinaire ou l'ignorant et celle du savant ou de l'homme de science. La pensée inconsciente et la pensée consciente croient fortement à l'intelligibilité de la nature ou du réel. Elles sont donc animées par une même tendance : la tendance causale ou la tendance vers l'intelligible ou la tendance à l'identité. Voici ce qu'en dit (É. Meyerson, 2011<sup>4</sup>) : « Ainsi, ce que nous constatons ici, c'est qu'à ce point de vue encore, la raison commune ne diffère point de la raison scientifique. Elle procède comme si tout ce dont elle traite était intelligible, et elle ne peut progresser qu'en raison de ce postulat. »

É. Meyerson estime que le postulat de causalité ne peut pas être totalement appliqué partout. Dans ces conditions, la raison scientifique arrive à limiter son application au domaine très circonscrit où elle en a besoin provisoirement. « Mais en réalité, sentant qu'il ne se peut pas

---

<sup>1</sup> p. 295

<sup>2</sup> p. 295

<sup>3</sup> p. 295

<sup>4</sup> p. 295

qu'il soit réellement valable partout, elle en limite l'application au domaine très circonscrit où elle en a besoin momentanément. Et là encore, elle se méfie. Instinctivement, elle use de cautèles : il y aura peut-être des attributs dont elle ne pourra rendre compte, dont elle sera dans l'impossibilité de montrer la cohérence parfaite dans l'essence ; elle sera amenée alors à les considérer comme accidentels ou à tenter la rationalisation (au moins partielle) par une voie toute différente, celle des accidents substantiels. » (É. Meyerson, 2011<sup>1</sup>).

Il s'ensuit que la recherche scientifique, que nous avons l'habitude de qualifier de recherche consciente parce que faite par les savants, n'offre pas toujours à notre esprit toute la clarté désirable. Qu'est-ce qui pourrait bien justifier cela ? (É. Meyerson, 1908<sup>2</sup>) nous en donne les raisons fondamentales : « Il ne faut pas oublier, en effet, que la recherche est toujours dominée par des idées préconçues, des hypothèses ; contrairement à ce que croyait Bacon, celles-ci sont indispensables pour guider notre marche. » À la différence de (F. Bacon, 2004<sup>3</sup>) qui pense que l'esprit humain doit rompre avec les préjugés ou les « idoles de l'esprit », les « dogmes creux » qui entravent fortement la bonne marche de la recherche scientifique, É. Meyerson montre que ceux-ci ont leur raison d'être à l'intérieur de cette dernière. L'homme de science ne peut pas se détacher entièrement des idées préconçues. Dans certains cas où celui-ci a cru pouvoir y arriver, cela était simplement dû au fait que celles-ci n'étaient pas parvenues à sa conscience, mieux à sa connaissance. Comme l'écrit (É. Meyerson, 1908<sup>4</sup>) : « D'ailleurs, nous n'en sommes jamais complètement exempts ; si nous croyons l'être, cela prouve simplement qu'elles sont restées subconscientes. » À mesure que ces idées préconçues ou ces opinions interviennent au début de l'investigation du savant, elles ont un impact considérable sur tout son travail ultérieur. Quoiqu'il en soit, elles naissent toujours immédiatement sous l'effet de dispositions d'esprit cachées au savant. « Or, l'hypothèse une fois née influencera notre travail ultérieur tout entier. » (É. Meyerson, 1908<sup>5</sup>). Ainsi, lorsque nous referons « un

---

<sup>1</sup> p. 295

<sup>2</sup> p. 3

<sup>3</sup> p. 106

<sup>4</sup> p. 3

<sup>5</sup> p. 3

raisonnement nous essaierons inconsciemment de le plier à l'idée que nous avons conçue et, vu les ressources multiples de notre raison, il se peut que celle-ci se montre plastique, qu'elle cède à la pression que, sans le vouloir, nous exerçons sur elle- ce qui évidemment faussera nos résultats. » (É. Meyerson, 1908<sup>1</sup>). Selon (É. Meyerson, 1908<sup>2</sup>), nous cherchons à esquiver en partie « ce danger, en nous adressant, non pas à notre propre pensée, expressément évoquée pour l'occasion mais à la pensée d'autrui, exempte de plasticité, parce que fixée dans des écrits. La science nous offre un précis de ces pensées. Mais la science actuelle ne nous suffit pas. » Car, le savant lui-même ne perçoit pas toutes les étapes intermédiaires de son raisonnement, grâce auxquelles il a abouti à un résultat précis. À mesure que la science tire sa réalité même de la perception du sens commun, on retrouve encore une identité entre la marche de la pensée du scientifique et celle de l'homme ordinaire : « Rien n'est plus certain, en effet, que le fait que la science prend son point de départ dans la perception du sens commun. » (É. Meyerson, 1925<sup>3</sup>). Examinons un peu plus à fond le sens commun. En effet, « le point de départ ne peut être autre que notre sensation, il est naturel que le premier système que nous adoptions consiste à faire subir à ces sensations le minimum de transformation, à les hypostasier [c'est-à-dire à les placer hors de nous] autant que possible telles qu'elles : c'est ce que nous appelons le sens commun. » (É. Meyerson, 1908<sup>4</sup>).

É. Meyerson nous apporte davantage quelques éclairages sur la perception du sens commun. Dans cette perspective, il examine la manière dont fonctionne le raisonnement inconscient ; c'est-à-dire la marche du raisonnement de l'homme ordinaire. « La marche du raisonnement inconscient que nous supposons ici serait donc celle-ci : j'ai eu un ensemble de sensations que j'appelle table rouge ; je sais que ces sensations peuvent revenir ; par conséquent, pour contenter ma tendance causale, je suppose que ces sensations existent dans l'intervalle. Or comme, par hypothèse, elles n'existent pas en moi, elles doivent exister autre part ; il nous faut donc qu'il y ait un « autre part », un non-moi, un monde extérieur à ma conscience. » (É.

---

<sup>1</sup> p. 3

<sup>2</sup> p. 3

<sup>3</sup> p. 3

<sup>4</sup> p. 338



Meyerson, 1908<sup>1</sup>). Lorsqu'un ensemble de sensations frappent l'attention de l'homme ordinaire, celui-ci les hypostasie ; c'est-à-dire qu'il suppose que ces sensations existent non pas en lui, mais en dehors de lui. L'homme ordinaire postule pour ainsi dire la permanence des sensations proprement dites, en vue de satisfaire son besoin d'explication (son besoin d'identité ou sa tendance causale). « Voici un bâton. Je vois son double dans la glace, sans croire que l'image soit un bâton réel. Je le plonge dans l'eau et il m'apparaît brisé, mais aussitôt « ma raison le redresse », selon l'admirable expression de La Fontaine. Or, ma raison ne peut le faire qu'en raisonnant. Je suis donc amené à parler de réflexion et de réfraction, de rayons lumineux et d'ondulations [...] et le même raisonnement qui le « redressait » quand il était plongé dans l'eau, me contraint ensuite à affirmer que sa matière ou sa substance doivent persister alors que je le brûle. » (É. Meyerson, 1908<sup>2</sup>).

Il en résulte que la tendance causale ou le besoin d'identité intervient dans le raisonnement de l'homme ordinaire. C'est la tendance causale qui fait qu'il suppose la permanence des choses dans le temps. L'homme ordinaire se sert de cette même tendance pour affirmer leur dissolution. La création des principes de conservation dans la science se fait par référence à la tendance causale. L'homme ordinaire se sert du principe métaphysique d'identité au même titre que le savant. « Dès lors, en effet, il devient évident qu'en formant ces concepts des objets extérieurs selon le système du sens commun, notre entendement n'a pas suivi d'autres règles que celles que nous lui avons reconnues en scrutant les procédés de la science. C'est toujours le principe de causalité, la tendance à voir, par besoin d'explication, toutes choses persister sans changement ; c'est aussi, pour répondre à ce besoin, le même procédé de substitution d'une cause quantitative à la sensation qualitative. » (É. Meyerson, 1908<sup>3</sup>).

É. Meyerson compare, en ce sens, le physicien, le chimiste et le primitif. Quand le Bororo (le primitif) affirme qu'il participe des caractéristiques de l'arara (le perroquet) tout en demeurant un homme, il ne fait que raisonner « comme le chimiste qui réunit par un signe

---

<sup>1</sup> p. 335

<sup>2</sup> p. 340

<sup>3</sup> p. 337

d'égalité les substances présentes avant et après la réaction, comme le physicien qui identifie deux formes de l'énergie dont il ne perd cependant aucunement de vue la diversité foncière. » (É. Meyerson, 2011<sup>1</sup>). Mais, l'auteur se demande s'il s'ensuit que le primitif raisonne aussi bien que le savant. Il répond par la négative : « Assurément non. » (É. Meyerson, 2011<sup>2</sup>). Il précise qu'entre le primitif et le savant, la différence n'est que de degré ou, si l'on veut, de contenu, l'essentiel du raisonnement, qui est ici sa forme, demeure le même.

Les analyses précédentes mettent en évidence l'idée que « nous n'apercevons pas, entre le sens commun et la science », entre l'homme ordinaire et le scientifique « la grande différence qu'on a voulu y voir parfois. » (É. Meyerson, 1908<sup>3</sup>). Toutefois, G. Bachelard est d'un avis contraire.

## **2. De la discontinuité entre le raisonnement scientifique et le raisonnement commun chez G. Bachelard**

G. Bachelard proclame sans cesse l'idée d'une rupture entre le raisonnement scientifique et le raisonnement commun, entre la connaissance scientifique et la connaissance commune, entre la science et l'opinion. Il déclare que « la science, dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion ; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort. L'opinion pense mal ; elle ne pense pas : elle traduit des besoins en connaissances. » (G. Bachelard, 2011<sup>4</sup>). Aucune connaissance véritable ne peut émaner de l'opinion. La connaissance vulgaire ou l'opinion est une connaissance extrêmement pauvre. Dès lors, on ne peut rien fonder sur elle. Avec l'opinion, toute remise en question s'avère impossible et tout va de soi. L'opinion est une connaissance purement dogmatique et non questionnée. Elle est platement vraie et sans débat, car elle ne rectifie aucune erreur. Il faut la combattre et même l'éliminer. L'opinion doit donc être contredite et détruite par la connaissance scientifique dans la mesure où elle apparaît comme le

---

<sup>1</sup> p. 114

<sup>2</sup> p. 114

<sup>3</sup> p. 349

<sup>4</sup> p. 16

premier obstacle épistémologique que l'esprit scientifique doit surmonter. Comme l'écrit (G. Bachelard, 2011<sup>1</sup>) : « On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. »

L'auteur s'attaque aux thèses meyersoniennes. Selon lui, É. Meyerson fait un véritable amalgame entre différents types de connaissance : entre la connaissance commune et la connaissance scientifique, entre la connaissance animale et la connaissance scientifique. Il emploie dans le mauvais sens les termes « opinion » et « calcul » dans ses travaux d'épistémologie. G. Bachelard rapporte les propos d'É. Meyerson, avant de les battre en brèche. « Nous allons voir à quelles conclusions peut être amené un philosophe qui admet la continuité entre la connaissance vulgaire et la connaissance scientifique. Cette continuité, en effet, Meyerson n'hésite pas à la prolonger en une continuité unissant la connaissance animale et la connaissance scientifique. (Meyerson, 1908<sup>2</sup>) ne dit-il pas que le chien qui attrape au vol un morceau de viande lancé par son maître « connaît d'avance la trajectoire que ce corps décrira » ? Dans une telle expérience, l'homme n'a pas d'autre opinion que l'« opinion » de l'animal. Le mot opinion est le mot employé par Meyerson : « Il semble bien que partout où ils se croient en face de la nature morte seule... l'homme primitif et même l'animal aient à ce sujet des opinions entièrement analogues aux nôtres ». (G. Bachelard, 2004<sup>3</sup>). G. Bachelard conteste l'idée meyersonienne d'une continuité entre la connaissance vulgaire et la connaissance scientifique. Car pour lui, les deux types de connaissance s'excluent mutuellement. Le scientifique et l'homme ordinaire ne sauraient raisonner de la même manière.

En fait, l'esprit scientifique est très exigeant. Il tient compte du langage mathématique. La géométrie non euclidienne nous entraîne vers espaces plus abstraits (la notion d'espace courbe introduite par C. F. Gauss et B. Riemann) qui s'éloignent ainsi de l'espace sensible ou l'espace euclidien. Les mathématiques ne jouent plus seulement un rôle descriptif dans la physique contemporaine – la physique quantique – mais aussi formateur. « Rendre géométrique la

---

<sup>1</sup> p. 16

<sup>2</sup> p. 5

<sup>3</sup> p. 176

représentation, c'est-à-dire dessiner les phénomènes et ordonner en série les événements décisifs d'une expérience, voilà la première où s'affirme l'esprit scientifique. [...] Le mathématisme est non plus descriptif mais formateur. » (G. Bachelard, 2011<sup>1</sup>). L'esprit scientifique se présente comme un esprit de rigueur, soucieux d'objectivité et de vérité. C'est pourquoi, il est consubstantiel à un questionnement inlassable, d'autant plus que la connaissance scientifique elle-même est une réponse à une question : « Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question ». (G. Bachelard, 2011<sup>2</sup>). L'auteur considère la question comme la condition de possibilité de la connaissance scientifique. La connaissance scientifique est une connaissance construite qui outrepassa la zone de l'immédiateté ou de l'évidence : « S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit ». (G. Bachelard, 2011<sup>3</sup>). Loin de se faire dans une continuité épistémologique, le progrès scientifique se fait plutôt dans le sens d'une discontinuité épistémologique.

Dans le même ordre d'idées, G. Bachelard critique de manière énergique et acerbe les positions défendues par É. Meyerson, avant de les récuser de manière catégorique. « Voilà donc maître et chien en continuité de savoir. Mais on nous accordera aisément que ni le maître ni le chien ne sont ici comptables d'un savoir scientifique. Le savoir scientifique – par la mécanique – n'appartient pas à ce règne de l'action immédiate qu'évoque Meyerson. [...] Beaucoup de psychologie dans tout cela, mais de mécanique point.

Ainsi le mouvement vécu peut bien établir une continuité entre homme et chien. Mais la mécanique nous donne l'intelligence du mouvement pensé et aussitôt enlève toute continuité entre l'intelligence animale et l'intelligence rationnelle. [...] On ne peut employer le même mot calcul pour caractériser le comportement d'un chien happant sa proie et les précautions méthodiques d'un artilleur lors de l'envoi d'un projectile. » (G. Bachelard, 2004<sup>4</sup>).

---

<sup>1</sup> p. 7

<sup>2</sup> p. 16

<sup>3</sup> p. 16

<sup>4</sup> p. 176-177

G. Bachelard établit en toute rigueur une rupture entre l'intelligence animale et l'intelligence rationnelle, entre le raisonnement scientifique et le raisonnement commun, à telle enseigne qu'il incite les scientifiques et les épistémologues à redéfinir aussi rigoureusement et clairement que possible le lexique de la science : « tous les termes de la pensée scientifique doivent donc être redéfinis. Tous les termes touchant le mouvement doivent être rigoureusement ceux de la mécanique rationnelle ». (G. Bachelard, 2004<sup>1</sup>). Si l'on désire apporter de vifs éclairages sur le débat relatif aux rapports entre la connaissance commune et la connaissance scientifique, il serait sans doute nécessaire de tracer une ligne de démarcation entre la connaissance scientifique et la connaissance sensible. « Étant donné que la plupart des philosophes acceptent sans discussion le postulat que toute connaissance sur le réel est issue de la connaissance sensible, ils forment souvent, comme une objection dirimante contre la connaissance scientifique, le fait que cette connaissance scientifique ne peut rendre compte de la sensation elle-même. Des philosophies aussi différentes que celles du bergsonisme et du meyersonisme sont d'accord sur cette critique. Ainsi, pour Meyerson, l'irrationnel est à la racine même de la connaissance sensible. Toute la rationalité de la construction des connaissances scientifiques n'évince pas l'irrationalité de la base sensible. Il nous semble que bien des thèses d'un tel irrationalisme de la base s'assemblent autour d'un problème mal posé. » (G. Bachelard, 2004<sup>2</sup>).

G. Bachelard estime qu'É. Meyerson doit prendre conscience des nouvelles caractéristiques de la science nouvelle, voire des progrès des sciences physiques et chimiques contemporaines qui rompent radicalement avec la connaissance vulgaire. Ces progrès requièrent une « épistémologie discursive » et non une épistémologie de l'identité. (G. Bachelard, 2004<sup>3</sup>).

---

<sup>1</sup> p. 177

<sup>2</sup> p. 113

<sup>3</sup> p. 103

### 3. Conceptions meyersonienne et bachelardienne du rapport entre l'épistémologie et l'histoire des sciences.

Dans l'avant-propos d'*Identité et réalité*, (É. Meyerson, 1908<sup>1</sup>) écrit : « Le présent ouvrage appartient, par sa méthode, au domaine de la philosophie des sciences ou épistémologie, suivant un terme suffisamment approprié et qui tend à devenir courant. Cependant, nous avons été guidés, dans nos recherches, par certaines conceptions préconçues et étrangères à ce domaine.

La plus importante est celle qui se trouve contenue dans la phrase d'Helmholtz [...]. Le grand physicien a voulu dire que les processus psychiques inconscients qui accompagnent indissolublement la perception visuelle sont identiques à ceux de la pensée consciente. » L'auteur considère l'épistémologie et la philosophie des sciences comme deux expressions interchangeable. Il est même connu et reconnu comme « l'introducteur de la notion et de la pratique de l'épistémologie en France ». (F. F. De Laclos, 2011<sup>2</sup>). Il est vrai que c'est É. Meyerson qui fixe l'usage du mot *epistemology* en français, mais il n'envisage point rejoindre son sens étymologique qui signifie discours réflexif sur la science. Il définit l'épistémologie comme la théorie de la connaissance. Cette conception meyersonienne de l'épistémologie s'harmonise fort bien avec le versant anglo-saxon de ce terme. É. Meyerson nous fait remarquer qu'il s'agit bien dans ses travaux de la théorie de la connaissance. Comme il l'écrit : « Le lecteur qui connaît peu ou prou notre travail antérieur (*Identité et réalité*, 2e éd, Paris, 1912) s'apercevra aisément que les deux livres offrent des points de contacts multiples. En effet, le domaine de nos recherches est resté le même : il s'agit toujours de la théorie de la connaissance, et la méthode également n'a point varié : nous cherchons encore, de préférence, à dégager les principes essentiels de la pensée par la considération des procédés que suit la raison scientifique. » (É. Meyerson, 1921<sup>3</sup>).

Il appert que dans le cadre de ses recherches, É. Meyerson emploie indifféremment l'épistémologie, la philosophie des sciences et la

---

<sup>1</sup> p. 1

<sup>2</sup> p. 9

<sup>3</sup> p. VIII-IX

théorie de la connaissance. Il conçoit l'épistémologie comme une étude des théories scientifiques dans le prolongement d'une analyse des procédés du sens commun.

Au moment où il écrit *Du cheminement de la pensée*, il considère la logique et la psychologie comme faisant partie intégrante de la philosophie. On a coutume de définir la logique comme « l'ensemble des règles selon lesquelles nous devrions penser, alors que la psychologie s'occuperait à nous révéler les voies par lesquelles notre pensée chemine sans contrainte. » (É. Meyerson, 2011<sup>1</sup>). É. Meyerson ne sait vraiment pas s'il doit rattacher son ouvrage au domaine de la logique ou à celui de la psychologie. « Ainsi, embarrassé de se prononcer sur la légitimité d'une pensée, il n'est sans doute que naturel que l'on confonde, dans une certaine mesure, les deux voies, celle qui est proprement logique et celle qui ne relève que de la psychologie. En ce qui nous concerne, nous avouons franchement ignorer auquel d'entre les deux domaines appartiendront les pages qui vont suivre. » (É. Meyerson, 2011<sup>2</sup>). Après des moments d'embarras et d'hésitations, il finit par alléguer que *Du cheminement de la pensée* relève du champ de la théorie de la connaissance : « Nous pourrions à la rigueur affirmer que notre recherche est du domaine de la théorie de la connaissance, appellation qui présenterait en outre l'avantage de rattacher ce travail à nos efforts antérieurs ; ce serait, ici, une théorie de la connaissance commune, comme c'était, dans l'ensemble des autres publications, une théorie de la connaissance scientifique (*IR*, p. XI, *ES*, p. 8). » (É. Meyerson, 2011<sup>3</sup>). Chez É. Meyerson, l'épistémologie apparaît comme une étude critique de la théorie de la connaissance scientifique dans le prolongement de celle de la théorie de la connaissance commune. Elle ne doit pas être normative, c'est-à-dire qu'elle est doit être indifférente au vrai et au faux. C'est pourquoi elle doit proclamer sans cesse l'idée d'une continuité entre la connaissance commune et la connaissance scientifique. Dans cette optique, le recours à l'histoire des sciences s'avère nécessaire.

É. Meyerson fait recours à l'histoire des sciences pour mettre en valeur la science des époques antérieures par rapport à celle pratiquée

---

<sup>1</sup> p. 37

<sup>2</sup> p. 42

<sup>3</sup> p. 42

durant son époque. Trois raisons fondamentales l'amènent à accréditer la science du passé : la première est qu'il y voit un terrain encore plus fécond que la science sanctionnée par un nombre notable de savants et d'épistémologues de son époque, la seconde est que la réflexion critique que l'épistémologue porte sur la science du passé autorise de sa part le détachement ou l'impartialité nécessaire susceptible de lui donner un accès véritable à l'objectivité et à la vérité, la troisième est que pour comprendre la manière dont fonctionne la science, la manière dont elle transforme un ensemble de sensations en une suite d'énoncés scientifiques, une attention particulière, voire une grâce singulière mérite d'être accordée à la science du passé, qui, à son tour, doit être déployée dans toute son épaisseur. (É. Meyerson, 1921<sup>1</sup>) déclare que : « [...] le lecteur aura pu s'en convaincre au cours de ce travail, pour l'étude de ces procédés, la science du passé est tout aussi utile que celle d'à présent. On peut même dire : plus utile. Car du fait même que cette science est périmée, que nous n'y croyons plus, nous nous trouvons pouvoir l'observer avec plus d'impartialité. En effet, quel que soit l'effort que nous fassions, cette impartialité, nous ne pouvons y atteindre à l'égard de la science de nos jours. » En réalité, le jugement porté par le scientifique ou celui porté par l'épistémologue sur la science de son époque est toujours empreint de subjectivité et de partialité. Comme il ne note si bien : « Celle-ci [la science de nos jours], ses méthodes et ses résultats font partie de ce qu'il y a de plus intime et de plus essentiel dans notre intellectualité ; c'est de la chair de notre chair, et vainement nous chercherions à l'arracher de notre être ». (É. Meyerson, 1921<sup>2</sup>).

G. Bachelard proteste contre cette conception meyersonienne de l'épistémologie et de l'histoire des sciences. Selon lui, É. Meyerson a une « conception statique de la psychologie de l'esprit scientifique ». (G. Bachelard, 2004<sup>3</sup>). Si l'on affirme, comme le fait É. Meyerson, qu'un chimiste prélaovoisien et un chimiste contemporain ont le même état d'esprit, cela reviendrait inéluctablement à cantonner l'esprit scientifique « dans un matérialisme immobile, dans un matérialisme sans dialectique. L'histoire des sciences est à cet égard souvent

---

<sup>1</sup> p. 362

<sup>2</sup> p. 362

<sup>3</sup> p. 9



trompeuse. Elle ne restitue presque jamais les obscurités de pensée. Elle ne peut donc bien saisir la rationalité en train de se faire. Nos connaissances actuelles éclairent d'une manière si vive le passé des pensées scientifiques que nous prenons toutes les lueurs pour des lumières. On croit donc à une raison constituée avant tout effort de rationalité. » (G. Bachelard, 2004<sup>1</sup>).

Pour G. Bachelard, l'esprit scientifique est un esprit anxieux qui questionne sans cesse. C'est un esprit dynamique : méfiant à l'égard des identités, il exige de façon permanente plus de précision et d'objectivité. Dans cet ordre d'idées, l'épistémologue a le devoir de « trier les documents recueillis par l'historien. Il doit les juger du point de vue de la raison et même du point de vue de la raison évoluée, car c'est seulement de nos jours, que nous pouvons pleinement juger les erreurs du passé spirituel. » (G. Bachelard, 2011<sup>2</sup>). L'effort de construction et de rationalité fait partie de l'activité de l'épistémologue. Si l'historien des sciences doit prendre les idées comme des faits, il revient à l'épistémologue de prendre les faits comme des idées, en les intégrant évidemment dans un système de pensées. (G. Bachelard, 2011<sup>3</sup>). Chez G. Bachelard, l'épistémologie doit être normative. Elle doit être appréhendée comme une étude critique des théories scientifiques ou de la théorie de la connaissance scientifique rompant ainsi avec la connaissance vulgaire.

## Conclusion

En définitive, notre étude a permis de saisir les enjeux épistémologiques de la controverse entre É. Meyerson et G. Bachelard sur le raisonnement scientifique et le raisonnement commun. Si l'un montre que le raisonnement scientifique est identique à celui du sens commun dans la mesure où ils visent, tous deux, l'identité dans leur tentative d'explication de la réalité, l'autre, au contraire, établit une nette rupture entre ces deux types de raisonnement.

Cette controverse a permis de mettre en évidence deux types d'épistémologie distincts qui entretiennent des rapports singuliers

---

<sup>1</sup> p. 9

<sup>2</sup> p. 19

<sup>3</sup> p. 20

avec l'histoire des sciences : l'épistémologie non normative ou l'épistémologie de l'identité d'É. Meyerson, entendue comme une étude critique de la théorie de la connaissance scientifique dans le prolongement avec celle de la théorie de la connaissance commune, et l'épistémologie normative ou l'épistémologie discursive de G. Bachelard, considérée comme une étude critique des théories scientifiques. Le premier type d'épistémologie se sert de l'histoire des sciences, en accordant une attention particulière à la science du passé, tandis que le second s'en sert, en accordant le primat à la science de son époque afin de mieux apprécier celle du passé. Si la conception meyersonnaise de l'épistémologie reprend le versant anglo-saxon du terme épistémologie, la conception bachelardienne de l'épistémologie met plutôt en lumière le versant français de ce terme.

### Références Bibliographiques

BACHELARD Gaston (2004) *Le rationalisme appliqué*, Paris, P.U.F.

BACHELARD Gaston (2011) *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin.

BACON Francis (2004) *Novum organum*, traduit de l'anglais par Michel Malherbe et Jean-Marie Pousseur, Paris, P. U. F.

BENSAUDE-VINCENT Bernadette, TELKES-KLEIN Eva (2016) *Les identités multiples d'Émile Meyerson*, <https://philosophie.ens.fr/IMG/pdf/BBV-ETK1-Les-Identitees-multiples-Emile-Meyerson.pdf>.

DE LACLOS Frédéric Fruteau (2009) *L'épistémologie d'Émile Meyerson, une anthropologie de la connaissance*, Paris, J. Vrin.

MEYERSON Émile (1908) *Identité et réalité*, Paris, Félix Alcan, Éditeur.

MEYERSON Émile (1921) *De l'explication dans les sciences Tome premier*, Paris, Payot et Cie.

MEYERSON Émile (1921) *De l'explication dans les sciences Tome II*, Paris, Payot et Cie. MEYERSON Émile, 1925, *La déduction relativiste*, Paris, Payot.

MEYERSON Émile (2011) *Du Cheminement de la pensée*, Paris, Vrin.